

lapageblanche
avril(2001)-numéro(10)

Roman d'amour

Devant le miroir, elle natte innocemment
ses rêves. Puis elle attend
attend de farder ses lèvres avec des baisers.
Tu es plus hiver que la neige
et tes cheveux sont plus nuit,
lui dit l'homme
et avec une main il la sortit du miroir.

Elle en sortit, amoureuse seulement de soi-même,
sortit pour farder ses lèvres avec des baisers.
Les seins coupèrent comme une soie mécanique l'air,
coupèrent ses regards
et tout ce qu'ils rencontrèrent dans leur chemin.

Tu es neige comme l'hiver
et tu es nuit comme les cheveux,
lui cria-t-il
et avec l'autre main
il la poussa à sa place dans le miroir.

Florentin Smarandache

Le lyrisme de la poésie et le lyrisme de la vie...

Il y quelques jours j'ai lu un article de Jean-Michel Maulpoix paru dans le numéro de mars 2001 du «Magazine littéraire» : *La poésie n'est pas une maladie honteuse. Pour un lyrisme critique*. A vrai dire ce n'est pas exactement un article, c'est plutôt une anthologie d'extraits de divers auteurs célèbres – qui devient les arguments de l'auteur. La question centrale est : les conditions dans lesquelles apparaît le lyrisme aujourd'hui, "à quelles conditions le lyrisme est-il possible"...

L'auteur de l'article nous raconte que "lyre fut naguère le nom de l'instrument qui accordait les contraires et pacifiait les monstres infernaux" et constate que "cette magie-là n'existe plus". Aujourd'hui, "plus question de chanter sur le papier. Comment y donner de la voix ? Depuis que Baudelaire lui a fait rendre un son discordant de cloche fêlée, cette voix ne saurait plus remonter quelque Eurydice de ses Enfers". Quand même, "le lyrisme ne se résigne pas. Jusqu'à l'heure de notre disparition, il se souviendra que nous avons rêvé".

D'autre part, le lyrisme apparaît aujourd'hui non pas seulement dans la poésie, mais surtout dans la prose et, j'ajouterai, dans d'autres manifestations de l'esprit de notre temps. Le lyrisme de notre époque est, selon Jean-Michel Maulpoix, "turbulent, aggravé par l'époque, désireux d'en découdre", "plus larvaire que

sublime", "se déguisant volontiers en ses contraires : le vulgaire et le prosaïque" ; "mordu par l'ironie, mécréant, équivoque, prompt à se fourvoyer". Tout ça "puisque à travers lui s'amplifient le dérangement de la poésie et la culpabilité du poète".

Arrivés à ce point, je crois qu'il faut dissocier deux réalités très différentes qui se cachent sous le même mot : *lyrisme*. Parce que le lyrisme n'est pas seulement une valeur de la poésie. Dans la poésie, le lyrisme est lié à une certaine manière de penser la poésie. Mais il existe aussi un lyrisme-état d'âme, un lyrisme-épisode-existential – qui n'ont rien à faire avec la littérature... Celui-là n'est pas la conséquence des conventions artistiques... Il est propre à la composition affective de chaque individu...

Pour faire aujourd'hui de la poésie (de la poésie... officielle, ça veut dire la poésie acceptée par les revues, par les spécialistes, etc.) il faut accepter les codes d'un genre littéraire qui est, comme tout art, changeable, qui a connu une évolution dans le temps. Le temps du lyrisme poétique c'est, d'après pas mal d'écoles poétiques, du passé. Dans l'art littéraire moderne on ressent souvent le lyrisme, le sentimentalisme, etc. comme un signe de faiblesse, comme adhérence à un état obsolète de l'art poétique. Dans les dernières décennies (ou dans le dernier siècle déjà...) la poésie est devenue insurgente, jeux, expérimentations, lucidité, rationalité... Elle navigue de plus en plus loin des eaux troubles et riches de la vie affective... Et le postmodernisme, moins... rigoureux, avec sa capacité de tout accepter, de tout assimiler, par son extrême scepticisme en ce qui concerne le contenu du texte littéraire... a compromis définitivement l'idée du "sentiment" dans l'œuvre littéraire...

Cela dit, il faut constater qu'ils sont extrêmement rares les talents qui réussissent à induire une tension lyrique dans leurs textes en gardant, dans le même temps, la modernité de la formule... Par contre, la prose, genre hybride, bien moins exclusif, prépare pour parler de sentiments... Et parler de sentiments dans la prose c'est inévitable : même si le monde moderne est dépourvu de trop de sentiments, l'humanité profonde surgit quand même ici et là, comme les brins de l'herbe entre les carreaux du pavage...

Je ne crois pas qu'il faut plaindre trop – ni la poésie, ni le lyrisme... Ils se croisent de temps en temps. Mais tous les deux existent quand même aussi bien l'un sans l'autre...

Le lyrisme tient à la vie – c'est absurde de le plaindre... Bien plus à plaindre est la poésie – de plus en plus éloignée de la vie, de plus en plus déterminée par les... codes artistiques, par les conventions des saisons littéraires...

Constantin Pricop

é d i t o r i a l

| | |
|---|----|
| <i>simple poème</i> | 3 |
| Roman d'amour - Florentin Smarandache | |
| <i>éditorial</i> | 4 |
| Le lyrisme de la poésie et le lyrisme de la vie... par Constantin Pricop | |
| <i>le poète de service</i> | 6 |
| Florentin Smarandache | |
| <i>poètes du monde</i> | 11 |
| Puzzle Russe par Hervé Chesnais | |
| <i>dialogue en poésie</i> | 16 |
| L'école du paradoxe par Pierre Lamarque | |
| <i>acteurs</i> | 18 |
| 7ème Sol majeur par Isabelle Châtel | |
| <i>sens dessus-dessous</i> | 20 |
| Lieu de Pensée (ou Le mariage d'un lieu commun et d'une pensée originale) par Ludovicus | |
| <i>e-poésie</i> | 22 |
| Erick Boileau sonneur Laurence de Sainte Maréville Hervé Chesnais Juliette Schweisguth Pierre Lamarque Eric Bertomeu Thierry Jack Aswad Hanh Truong Marina Damestoy | |
| <i>non poésie du monde</i> | 38 |
| Et on tuera tous les aphteux par Pierre Lazuly | |
| <i>la page blanche</i> | 39 |

Le poète de service

Florentin Smarandache

Incohérente sans le paraître, nulle instantanément comme elle est spontanée, la pensée, par sa nature, manque de style.

L'amateur de poèmes – Album de vers anciens

P. VALERY

J'ai fait la connaissance de Florentin Smarandache sur Internet, par un lien vers un site où il était question d'un manifeste poétique, le *Paradoxisme*.

Monsieur Smarandache n'a pas seulement des activités ludiques, dont la poésie, il écrit aussi d'austères livres de mathématiques... presque un paradoxe... d'ailleurs cette notion de paradoxe occupe une place centrale dans les écrits de celui qui se dit volontiers non-poète - à vous d'en juger, à la lecture du "Simple poème" de ce numéro d'avril, et des morceaux choisis pour présenter notre Poète de service - et aussi anti-poète - pour plus de précisions sur ce que peut signifier le terme d'anti-poète, rendez-vous à la rubrique "Dialogue en poésie" de ce même numéro, présentation et commentaire de quelques aspects majeurs ou mineurs du programme *Paradoxiste*.

Florentin Smarandache quitta sa Roumanie natale en 1982, alors qu'il n'avait encore qu'une vingtaine d'années. Dans son pays on survivait mal ou pas, écrasé par les fers de la dictature. Florentin passa deux ans dans un camp de réfugiés près d'Ankara, où il perfectionna sa connaissance de la langue française. Il vit maintenant aux U.S.A., où il enseigne les mathématiques à l'université du Nouveau Mexique. Il écrit en français ainsi qu'en plusieurs autres langues dont bien sûr le roumain et l'anglais.

Voici des poésies et des extraits de poésies, quelques-uns de ces textes que j'aime découvrir dans les recueils de maître Florentin qu'il m'a amicalement fait parvenir, avec quelques images... n'oubliez pas le rendez-vous que je vous ai donné avec le *Paradoxisme* dans d'autres pages de notre revue...

p.

1

AUTO PORTRAIT LYRIQUE



“ Je vis dans de nombreux lieux, en plusieurs lieux à la fois – et dans chaque vers je laisse seulement l'une de mes vies, rien qu'une vie. ”

Fl. Smarandache

Sans moi que deviendrait la poésie ?

Extraits

...

Où es-tu, mon futur :
 espace sans espace
 temps sans temps
perdu dans le labyrinthe du passé ?

...

A un bout de sentier
un chalet s'arrête
dans la fraîcheur.
Pendant qu'un enfant court jusqu'à ce que son âme sorte
par les oreilles.

...

Mais la source dans laquelle
je me baigne
est de la fumée,
les miroirs commencent à sécher ;
je ne peux plus cueillir
des filles de nénuphar.
Maintenant, mon désir
photographie des douleurs.

...

Le parapluie de la paix s'est brisé,
sur le soldat de fer
heures noires s'écoulent.
Dans cette eau lourde,
comme un arbre l'automne
s'est couvert de rouille et il est tombé
entraîné par la chenille de la guerre,
Le soldat de plomb.

...

Et j'ai écrit jusqu'aux yeux
 Jusqu'au front,
Et au-delà de moi.

...

Pays est un volume avec des vers
 de paix et liberté
Et Moi une poésie héroïque
 de ses premières pages.

...

(Traduit du roumain par l'auteur
Les Editions de la Tombée, Québec, 1993)

Histoire de la langue roumaine

On a découvert dans le sol
de grands débris de mots
du temps des Thraco – Gètes.
(Ces mots que, pour engendrer la chaleur,
nous brisons
et livrons au feu
près de la tempe).

Ils partent des étoiles, des plantes, des
[animaux,
pleurent la rosée et sourient aux bourgeons.
Ils taisent le silence, chantent le merle
et font germer l'herbe
et souffler la brise des régions orientales
du cœur.

La vie, la pauvre, perd son temps

Les nuages pendent
comme des lustres immondes.
Il pleut si longuement que croissent mousses
[et lichens
Juste sur le cœur.
La vie, la pauvre, vois comme elle perd son
[temps.

L'aquilon
par d'insolents ondoiements
me donne des gifles légères
sur le visage.
Il pleut si longuement que croissent mousses
[et lichens
juste sur le cœur,
et la vie, la pauvre, vois comme elle perd son
[temps !

L'amour aux longs cheveux

Je lis aussi les rivières, les arbres,
l'air, la mer.

Je lis les rivières et les écris
avec des pierres,
je lis les arbres
et les écris avec des feuilles,
je lis l'air et
l'écris avec des nuages,
je lis la mer et l'écris
avec des méduses.

J'écris aussi avec des pierres, des feuilles,
des nuages, des méduses.

Je lis l'amour aux longs cheveux –
et pour écrire
je trempe ma plume dans les larmes,
dans les larmes.

Tombent les feuilles. Les arbres demeurent
[les mains vides.
Les allées serpentent longuement entre les
[tombeaux.
Tombent les feuilles. Les arbres demeurent
[les mains vides.
J'erre nu-pieds sur les mots.

Les objets alentours, je les atteins
de ma quiétude.

Tard vers le soir je pose mon oreille vers le
[ciel
comme sur un oiseau mort.
Tombent les feuilles. Les arbres demeurent
[les mains vides.
J'erre nu-pieds sur les mots.

L'esprit est un état-de-moi

La nuit s'abandonne comme un asile de
[vieillards.

La neige écoute aux portes
et le vent décapite les arbres.

La nuit s'abandonne comme un asile de
[vieillards.

Près des poêles, les enfants retournent en leur
[mères.

Le temps se suspend à mon cou
tel une meule de pierre.
Le vent décapite les arbres.

Mais je vis, je vis jusque dans la rue
jusque dans la ville
jusque dans la chambre où je travaille.

La nuit s'abandonne comme un asile de
[vieillards

et l'esprit,
l'esprit est un état-de-moi.

Des contours d'envol Se brisent

Une grande roue
de crépuscule
est crucifiée
sur une crête.

Des arbres livides vagabondent tête
[découverte,

roi dans les rues -
le vent du nord
aux poches vides.

Des contours d'envol
se brisent -
et vous, ceux qui ne pensez pas,
ô, vous, objets,
vous nous donnez, à nous,
vos blessures.

Coucher de soleil

La mélancolie d'un coucher de soleil
m'enveloppe
en ondes pâles,
les sens glissent paisibles
d'En-Haut –
comme anges d'or.

Gracile s'élève
La fumée de la jeunesse
Au temps passé.

Demain
va mourir
à la nuit.

Les hauteurs en aigles croissent

Fragiles perce-neige
dessous la glace attirent
le printemps,
éclatent
les sources – de – l'univers,
et dans un petit zéphyr
sourire aux lèvres
moi je me tatoue.

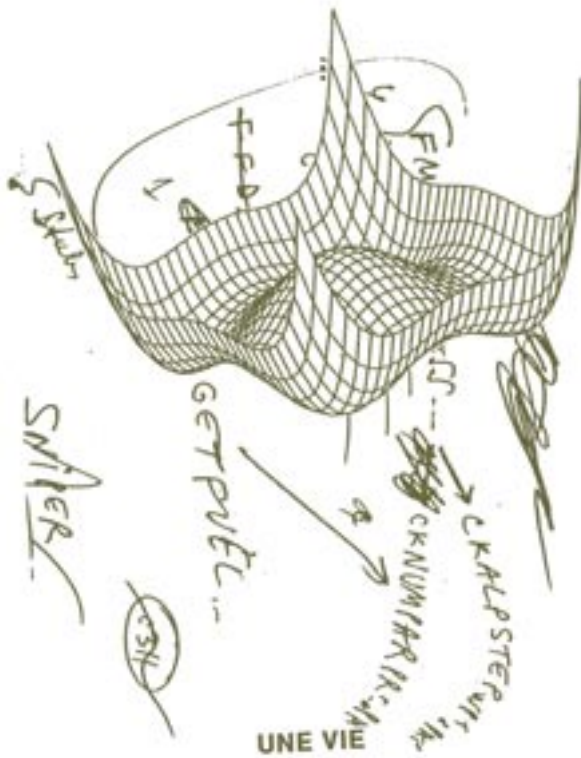
Les douces grues cendrées apportent sur leurs
[ailes

la chaleur,
les hauteurs
en aigles croissent,
et les monts de leurs cimes
déchirent l'azur.

du recueil **formules pour l'esprit**
(Traduit du roumain par Chantal Signoret
1983, Ed. Express, FES, MAROC)



ÉCLAT DE GÉNIE



Le fille et la garçon

- Moi, je est étrangé
Kand la France visiter
Pour mon fille de bonbon
Et les art très maron.

Jème plus beaucoup a novau le Paris
Ou se promène avec lamie.

- Tu ai devenu une garçon phidelle
Jusqu'à le gran rivage deux Sène.

(09.06.1992, 17h30, L'aéroport "Charles de Gaulle")

du livre "LE PARADOXISME : un nouveau
mouvement littéraire" - Xiquan Publishing House
- USA, 1992

Florentin Smarandache

Le poète de service

Puzzle Russe

Je ne peux proposer qu'un puzzle. Il commence avec un volume dans la bibliothèque de ma mère, une anthologie des poèmes de Maïakovski, sans doute un de ces petits livres de chez Seghers, «Poètes d'aujourd'hui» (à côté, dans la même collection, Lorca). Je lis, je ne comprends pas bien ce dont il s'agit, j'ai dix ans. Nuage en pantalon. L'œil noir du géant me traverse, l'évidence de sa démesure, de sa bonté de sa folie. Immédiatement et pour toujours, il devient un de mes Saints Patrons (avec Lorca, là encore un regard absolu), hypostase du Poète. Plus tard, étudiant, je cherche, j'ai du mal à trouver les textes, quelques anthologies, des éditions gauchistes, «LE CHAMP DU POSSIBLE». Maïakovski, icône ambiguë, révolutionnaire broyé par la Révolution, n'est toujours pas présenté - sauf dans l'Anthologie de la poésie russe - dans la collection Poésie-Gallimard, et feu la collection «Orphée» de la Différence ne lui accorda pas non plus de volume. On connaît quelques vers de lui,

*«la barque de l'amour s'est brisée sur
l'existence quotidienne»,*

des bribes, sa fameuse chemise jaune - Maïakovski dandy prolétaire - Lili Brik, le mari d'icelle et les rumeurs de ménage à trois, la sœur d'icelle Elsa les yeux d'acier qui ne fut pas sans brouiller les mythes à son profit. Et, bien - sûr, le coup de revolver du 14 avril 1930.

La seconde pièce est une femme, qui parle de Maïakovski comme d'un frère, alors que les séparent, outre le sexe, les convictions politiques, elle qui dit, très tôt dans l'histoire de la révolution d'octobre, qu'elle n'a rien contre les communistes, mais que le Communisme, en revanche, l'insupporte. Je la lis dans les années 80. Les éditions Clémence Hiver publient

ses textes, admirables : *Averse de lumière, Les flagellantes...* Elle s'appelle Marina Tsvétaïeva. Dans les notices biographiques, on s'interroge sur ses relations avec l'Acméisme (je découvre ce mot), et l'on nomme ses amis, Pasternak, Mandelstam. Elle est de tous les excès, de tous les exils. Elle lutte contre l'oubli, tâche d'intéresser les lecteurs français au début des années trente, tombe amoureuse d'un éditeur, lui écrit les plus extraordinaires lettres d'amour qui soient, le renvoie lorsqu'il y répond, perd son mari, le retrouve, ignore que Sergueï Efron qu'elle avait épousé par passion est devenu un agent soviétique, continue de haïr le régime stalinien, écrit des poèmes, des récits, des souvenirs qui sur le coup n'intéressent personne. Elle est, avec Roman Jakobson, de ceux qui ressentent le plus profondément la perte de Maïakovski. Sa fin est peut-être encore plus désespérante encore. De retour en URSS en 1940, elle ne connaîtra plus que la mort : Sergueï Efron est fusillé un mois après leur retour, leur fille Ariadna, qui vivait là-bas depuis 1937, déportée. En 1941, elle et son jeune fils Mour sont évacués de Moscou vers l'Est. Epuisée, Marina Tsvétaïeva se pend le 31 août 1941, dans le silence. (Trois mois après la noyade de Virginia Woolf... Ces années-là sont sans pitié).

Je ne connais que mal Anna Akhmatova. Il y a deux ans de cela, j'ai acheté, un peu par hasard, *Requiem* aux éditions de Minuit. Le nom me disait quelque chose, je le plaçais dans cette galaxie-là de poètes russes plus ou moins broyés par le stalinisme, la guerre, les camps. Parallèle évident avec Marina Tsvétaïeva : de la même génération (1889 pour l'une, 1892 pour l'autre), deux femmes poétesses dont le talent fut tôt reconnu, dans le même cercle (l'acméisme) avec des amis communs (Ossip Mandelstam), une puissance d'évocation comparable, et des destins parallèles : elle voit déportés son fils Lev et son compagnon N. Pounine, par trois fois, en 1933, 35 et 38. En 1938, Mandelstam est lui aussi arrêté et meurt en camp à la fin de l'année. Marina Tsvétaïeva et Anna Akhmatova se rencontrent en 1940, chez des amis communs. A écrire cela, je suis pris d'un vertige : il leur existait donc encore des amis ? De quoi parlent-elles ? Je le devine : des morts, pas des vivants. De Mandelstam, pas de Lev ni d'Ariadna. Elles se parlent avec

prudence. Sans doute elles se méfient l'une de l'autre.

Anna Akhmatova, la troisième pièce de mon puzzle, survit cependant, aux pressions, au siège de Stalingrad, aux purges, aux réhabilitations, à la libération de Lev (directement envoyé sur le front), à la mort de Pounine en camp, au rapport Jdanov dans lequel elle est mise en cause («petite dame hystérique»), aux reproches de Lev (à nouveau arrêté) qui l'accuse de ne pas agir pour sa libération. Il n'est qu'à lire *En manière de préface*, écrit le 1^{er} avril 1957 en introduction à *Requiem*, son recueil majeur, dont les poèmes furent écrits de 1935 à 1943, pour comprendre :

«J'ai passé dix-sept mois, au cours des terribles périodes du pouvoir de Iéjov, à attendre mon tour, aux portes des prisons de Léninegrad. Quelqu'un, un jour, m'a «identifiée». Alors, derrière moi, une femme aux lèvres bleues, qui ne connaissait même pas mon nom, est sortie de cet abattement qui était le nôtre pour me glisser à l'oreille (là-bas, on ne parlait qu'à voix basse) :

- *Et ça, vous pouvez le décrire ?*

Et j'ai répondu :

- *Oui, je peux.*

Une sorte de sourire, alors, a glissé sur ce qui avait été son visage.»

Cette conscience-là des pouvoirs du langage - dans sa forme la plus haute, la poésie - cette confiance (incroyable en ces années 36/38) dans son propre génie me bouleversent. Oui, Anna Akhmatova a survécu aux épreuves les plus terribles parce qu'elle savait le secret de l'écriture, qu'écrire pour elle, ce fut toujours agir, même tortueusement (ses poèmes en l'honneur de Staline dans l'espoir de voir gracier son fils), et cette certitude-là triompha de tous les vertiges. Elle ne se brise pas sur le quotidien, elle l'affronte, s'adapte. Faim, froid, deuils, Anna Akhmatova traverse.

Dernière pièce -mineure- de mon puzzle russe : les éditions Allia ont publié, au début de l'année, le texte que Jakobson publia en hommage à Maïakovski : *La génération qui a gaspillé ses poètes...* On pouvait être lucide en 1931.

Hervé Chesnais

Toute petite anthologie

Ça va bien !

Un logement
de douze mètres carrés.

Dans cet espace
on vit à quatre

Lili
Ossia
moi
et le petit chien
Chtchenik.

J'ai pris
mon bonnet
déchiré

et sorti ma luge.

- Où vas-tu?
- Aux cabinets,
à la gare
de Iaroslav.

Ma fourrure
flotte sur moi
comme une
[voile,

elle pue
le bouc.
Sur ma voiturette à patins
je traîne une
[bûche.

Je l'ai prise
à une palissade démolie.

Elle est plus lourde
qu'un cadavre
plus dure que la pierre.

Comme
le genou
gonflé
d'un géant.

J'entre
tenant mon soliveau à pleins bras.

Je transpire,
je suis trempé.

D'un air digne

et important
 je l'émonde avec mon canif.
 La lame
 est rouillée.
 Je coupe tout de même.
 Et je me réjouis.
 Dans ma tête
 la fièvre
 monte d'un degré.
 Des prairies fleurissent,
 mai
 me chante
 dans les oreilles.
 C'est
 le gaz carbonique qui sort
 des bouches de tirage noires.
 Quatre glaçons
 s'enroulent
 puis s'endorment.
 Des gens
 arrivent,
 vont et viennent,
 nous réveillent.
 On ouvre les yeux à grand-peine
 le charbon
 nous a tourné la tête.
 Par la fenêtre
 une congère.
 Toute bossue
 [elle nous regarde.
 Comment, ils ne sont pas encore morts de
 [froid?
 Pendant la nuit
 le gel rôde
 il fait craquer
 ses bottes de neige.
 L'horizon
 penché
 sur ma chambre
 est envahi
 par la mer
 du couchant
 Sur la surface
 rose
 de cette mer
 des
 [vaisseaux de nuages
 s'en vont vers le sud.
 Ils vont jeter l'ancre
 derrière cette surface

rose
 là-bas
 où flambent
 des bûches
 de bouleau.
 J'ai
 beaucoup
 bourlingué dans les pays
 [chauds
 mais ce n'est
 qu'en cet hiver
 que j'ai
 compris
 ce qu'était
 la chaleur
 des amours
 des amitiés
 et des familles.
 Ce n'est que couché
 dans le froid glacial,
 claquant
 des dents
 ensemble,
 qu'on comprend
 qu'il ne faut
 plaindre aux
 [gens
 ni couverture
 ni caresse.
 une terre
 où l'air
 est sirop d'orgeat,
 on la laisse
 pour aller courir ailleurs ;
 mais une terre
 avec laquelle
 ensemble on
 [gela
 jamais
 ne peut s'en rompre l'amour.

Vladimir MAÏAKOVSKI
 (Collection «l'œil du poète», Textuel 1997,
 traduction de Claude Frioux)

POSTFACE

ou face posthume des choses

Mon oubli total et ma méconnaissance absolue d'aujourd'hui ne sont que ta présence absolue et mon absorption totale d'hier. Autant tu étais - autant tu n'es plus. L'absolue présence à rebours. L'absolu ne peut être que l'absolu. Une pareille présence ne peut devenir qu'une telle absence. Tout - hier, rien - aujourd'hui.

Mon oubli total et ma méconnaissance absolue ne sont que l'écho (renforcé !) de votre oubli et de votre méconnaissance à vous - que vous me reconnaissiez dans la rue ou non, que vous demandiez de mes nouvelles ou non.

Si vous ne m'oubliez pas comme je vous oublie, c'est que vous ne m'avez jamais subie comme je vous ai subi. Si vous ne m'oubliez pas absolument, c'est qu'il n'y a rien d'absolu en vous, même l'indifférence. J'ai fini par ne pas vous reconnaître, vous n'avez jamais commencé à me connaître. Si j'ai fini par vous oublier, vous n'avez pas même eu assez de moi en vous pour m'oublier. Qu'est-ce qu'oublier un être ? C'est oublier ce qu'on en a souffert.

Pour que moi, qui hier ne connaissais rien d'autre que vous, puisse aujourd'hui ne pas vous reconnaître, il a fallu justement que je ne connusse rien d'autre que vous hier. mon oubli de vous n'est qu'un titre de noblesse en plus. Un certificat de votre valeur passée.

Vengeance posthume ? Non. En tous cas - pas mienne. Quelque chose (une grande chose !) se venge pour moi et par moi. Voulez-vous son nom que je ne connais pas encore ? L'amour ? Non. L'amitié ? Non plus, mais tout près : l'âme. L'âme blessée en moi et en toutes les autres. Blessée par vous et par tous les autres éternellement blessée,

éternellement renaissante et finalement invulnérable.

L'invulnérable incurable.

C'est elle qui se venge en se retirant de vous qu'elle habitait et habillait plus totalement que la mer n'habille le rivage - vous voici nu comme la plage avec les restes de ma marée : sabots, planches, bouchons, bris, rocaille, - mes vers, avec qui vous jouez comme l'enfant que vous êtes - c'est elle qui se venge en m'aveuglant jusqu'à me faire oublier vos traits, en m'élucidant vos vrais que je n'aurais jamais aimés.

Marina TSVETAÏEVA, *Neuf lettres...*

(Editions Clémence Hiver, 1985.)

Introduction

Ne souriaient alors que les morts,
Satisfaits de leur repos.
Léningrad, tout un poids inutile
Ballotté d'une prison à l'autre.
Et quand, éperdues de douleur,
Les colonnes des condamnés s'en allaient,
Les locomotives chantaient
Le rapide refrain des adieux.
Les étoiles de la mort nous
Dominaient et l'innocente
Russie se tordait sous les bottes
Ensanglantées, sous les roues
des sinistres fourgons

Anna AKJHMATOVA, *Requiem*

mars 1940

(éditions Farrago)

Maiakovsky 1913

2

Je ne t'ai pas connu dans ta gloire,
Je me souviens seulement de tes fougueux
[début,

J'ai, peut-être, maintenant, le droit
De me souvenir d'un jour des temps anciens.
Combien de tes poèmes devenaient plus
[sonores ;

Les voix nouvelles, alors, fourmillaient.
Les jeunes bras n'étaient pas paresseux ;
Tu édifiais des échafaudages redoutables.
Tout ce que tu touchais se transformait.
Ce que tu détruisais, se détruisait.
Chaque mot claquait comme un verdict.
Seul, et souvent mécontent, impatient,
Tu pressais ton destin, tu savais
Que, libre et joyeux, tu allais commencer
Le grand combat. On entendait déjà
Le bourdonnement de la marée haute,
comme en écho, et quand tu lisais pour nous,
La pluie louchait de ses yeux en colère,
Tu te disputais violemment avec la ville.
Et le nom qu'on ne connaissait pas encore
A jailli comme un éclair dans la salle
[étouffante,

Pour, aujourd'hui, appartenir à tout le pays
Et sonner comme un signal de bataille.

Anna AKHMATOVA, 3-10 mars 1940
(Editions Farrago, Tours, 1999. Traduction de
Henri Deluy)

Epilogue

I

J'ai appris à reconnaître les visages qui
[s'affaissent,
La peur dans les regards, sous les paupières,
La douleur qui creuse ses lettres cunéiformes
Sur la page rugueuse des joues, la couleur
Des boucles noires ou cendrées
Qui devient argentée, brusquement.
Le sourire flétri sur les lèvres résignées,
Le rictus de terreur sous le rire tendu.
Je ne prie pas seulement pour moi, je prie
pour toutes celles qui attendaient avec moi,
Dans le gel terrible, dans juillet brûlant,
Aux pieds du mur rouge devenu éblouissant.

A.A. *Requiem* (éditions Farrago)

Silencieusement s'écoule le Don,
La lune jaune entre dans la maison,

Son bonnet de travers,
La lune jaune voit une ombre.

Cette femme est malade,
Cette femme est seule,

Fils en prison, mari dans la tombe,
Priez pour moi.

3

Non, ce n'est pas moi, c'est quelqu'un
d'autre qui souffre.
Souffrir ainsi, je ne l'aurais pas pu.
Et que les draps noirs recouvrent
Ce qui est arrivé.
Et qu'on emporte les lanternes...
Il fait nuit.

5

Dix sept mois que je crie
Et je t'appelle à la maison.
Aux pieds du bourreau, je me jetais,
Mon fils et mon horreur !
A tout jamais, tout s'embrouilla.
Maintenant je ne peux plus distinguer
Où est la bête et où est l'homme.
Combien de temps dois-je attendre
l'exécution?
Il y a seulement des fleurs poussiéreuses
Et le tintement de l'encensoir ; il y a des traces
Quelque part, qui ne vont nulle part.
Et droit dans les yeux, me regarde,
Avec menace d'une mort prochaine,
une étoile énorme

A.A. *Requiem*
(Editions de Minuit, 1991, traduction Paul Valet)

Poètesdumonde

Dialogue en poésie

La troisième racine du Paradoxisme de Florentin Smarandache est lyrique : “*ne m’imposez pas de règles littéraires*” (Troisième manifeste du *Paradoxisme*).

L'école du paradoxe

Ou “Quelques paroles du maître suivies de quelques remarques plus ou moins impertinentes de l’élève ”

Le paradoxe, figure du discours aussi ancienne que le discours lui-même, intéresse Florentin Smarandache au point que ce mathématicien poète en a fait son cheval de bataille...

D’après l’auteur, inventeur d’un programme qu’il prétend “*dernière avant-garde du deuxième millénaire*”, l’origine historique du *Paradoxisme*, programme qu’il a créé et dirige depuis une vingtaine d’années, remonte à l’époque de la dictature dans son pays natal, la Roumanie. En effet : “*dans les mass-média l’on proclamait que ‘notre vie est merveilleuse’, mais en réalité notre vie était misérable...* ” (Deuxième manifeste du *Paradoxisme*) . Voilà déjà, en effet, un paradoxe... Une autre origine, celle-là théorique, plonge ses racines dans les mathématiques “*Je suis parti des mathématiques. Proprement, j’ai été étonné : pourquoi existe-t-il en mathématiques des paradoxes ? Pourquoi la plus exacte science, la reine des sciences - comme Gauss avait dit d’elle, admet-elle des choses fausses et vraies à la fois ? Alors, pourquoi pas en littérature ?* ” (Premier manifeste du *Paradoxisme*).

*

Arrêtons-nous d’abord si vous voulez bien, à ce postulat selon lequel la reine des sciences *admet des choses fausses et vraies à la fois...* autrement dit, le front mathématique serait couronné de laurier artificiel. Il me faut l’admettre, même si je ne connais pas grand-chose en mathématiques, car ce postulat évoque pour moi les grandes théories à la fois vraies et fausses de grands génies des mathématiques comme Newton, Einstein... qui ajoutèrent leur pierre, vraie et fausse à la fois, à l’édifice du savoir.

*

Le paradoxe est explosif... Florentin Smarandache vient d’allumer la mèche !

A présent si vous voulez, plutôt que de nous éloigner, penchons-nous sur quelques aspects du programme proposé... (pas une étude exhaustive, juste quelques aspects...)

*

“*Le but (du Paradoxisme) est l’élargissement de la sphère artistique par des éléments non-artistiques*”

Elargir la sphère artistique par des “*éléments non-artistiques*”... n’est-ce pas comme si vous crachiez dans la soupe sous prétexte de faire la cuisine ? Voilà, cher Florentin, un mélange risquant d’être pour le moins indigeste !

Mais bon, je veux bien goûter à ces “*éléments non-artistiques*” élargissant *la sphère artistique*, après tout...même si à priori cela ne me convient pas trop...

*

“ *Alors j’ai dit : Allons faire de la littérature... sans faire de la littérature! Allons écrire... sans écrire en réalité rien ! Comment ? Simplement: la littérature-objet! ‘Le vol d’un oiseau’, par exemple, représentait un poème naturel... ”*

Oui, c’est possible d’écrire sur une page blanche, c’est possible d’écrire seulement ces mots :

Le vol d’un oiseau

Et de signer... et d’ajouter, voilà l’art ! C’est tout à fait possible car dans votre programme, vous avez bien précisé : “J’autorise toute audace”.

Moi-même, avant de vous rencontrer sur le Net, j’avais osé sur la Page Blanche, et bien sûr comme vous, c’est à dire sans vouloir imiter personne :

A vendre

ou bien encore :

En haut et à gauche

*

“*A l’aide des ‘experiments’ l’on ajoute des nouveaux termes littéraires, artistiques, philosophiques, ou scientifiques, des nouvelles procédures, méthodes, ou même algorithmes de création.*”

Oui aux ‘*experiments*’, en poésie comme

ailleurs, et dans la vie elle-même !

Mais avouez que “l’intention expérimentale” n’est pas nouvelle, car elle existe depuis que l’homme est né et que l’enfant grandit...

*

“ - *le paradoxisme révèle spécialement les contradictions, les antinomies, les antithèses, les anti-phrases, l’antagonisme, le non-conformisme, les paradoxes autrement dit de n’importe quoi (en littérature, art, science) ”*

Cette révélation est, en revanche, une authentique révélation ; c’est ainsi que Florentin Smarandache a déjà publié trois anthologies du *Paradoxisme* dont l’une en français. Et dans celles-ci, l’auteur cite des textes exemplaires pour leur culture de contradictions, antinomies, antithèses, anti-phrases, antagonismes, paradoxes...

*

Si vous désirez en savoir plus sur le *Paradoxisme*, vous pouvez obtenir le texte des trois manifestes du paradoxisme ainsi qu’une bibliographie des publications de Florentin Smadarnache, en vous adressant par courrier électronique à moi-même (pierre.lamarque@lapageblanche.com) ou à l’auteur (smarand@unm.edu).

Voici une adresse de site présentant la version française de l’introduction au *Paradoxisme*
<http://www.geocities.com/jeanmariecharrier/Paradoxisme.html>

Pierre Lamarque

Dialogue en poésie

7ème Sol majeur

Ado, on imaginait tant de choses...
 Merveilleux romans photo qui feraient de nos vies des instants fabuleux.
 C'est dur de remettre les pieds sur terre quand on a frôlé les étoiles,
 Quand on a vu scintiller les plateaux d'argent dans les hôtels de grand luxe,
 Quand on a vu pleurer les fans et hurler les foules,
 Quand on était dans les pas de ces hommes qui font rêver les filles...
 Ado, on se voyait déjà partager leurs succès.
 Merveilleux palaces aux quatre coins du monde,
 Fuir les photographes et la presse à scandale,
 Espérer tant d'amour de ces hommes ordinaires
 Devenus, pour un temps, prophètes de nos imaginaires.
 C'est dur de remettre les pieds sur terre quand on s'est brûlé les ailes,
 Quand on a vu décoller ces grands oiseaux de fer pour d'autres horizons,
 Quand on a eu, au travers des vitres teintées, une autre vision de l'extérieur,
 Quand on a connu en vrai, ces hommes, qui font rêver tant de filles.
 Ado, on croyait tant de choses!
 Qu'ils étaient malheureux, à la recherche du grand amour.
 Qu'on saurait leur donner ce qui manque à leur bonheur.
 Qu'on était celle qu'ils espéraient vraiment.
 C'est dur de remettre les pieds sur terre quand on a côtoyé les dieux,
 Redescendre avec eux, de leur piédestal,
 Et reprendre, comme eux, le cours d'une vie normale,
 Ouvrir enfin les yeux sur ces hommes ordinaires, se dire qu'on n'est pas pour eux,
 Que, caché quelque part, il y a quelqu'un de mieux
 Qui attend pour nous donner ce qui manque à notre bonheur.
 Mais quand leurs voix reviennent attiser nos rêves passés
 Et nous rappeler ces visions plaquées or,
 ça fait mal de remettre les pieds sur terre...
 Quand on était au milieu des étoiles...

Et pourtant qu'y a-t-il de l'autre côté de la caméra ? Des hommes, de simples hommes qui laissent parler leur cœur et réalisent leurs rêves les plus beaux, les plus fous, les plus sordides jusqu'au plus effrayants et c'est ce monde, ces vies émergées de leurs imaginaires et reconstruites pour nous, qui nous fascinent tant. Comme le poète s'amuse avec les mots, comme le tricheur habile jette les dés et ne sort que des 7, le cinéaste se joue littéralement de nous avec ses images et ses héros. Il pétrit de ses mains des êtres de chair et de sang pour leur donner l'image de ceux qu'il a conçus, pensée après pensée, souvenir après souvenir, comme ses enfants qu'il aurait fait grandir lui-même.

Il donne à ses acteurs, un passé, un présent, des sentiments qu'ils n'ont peut-être pas et le tour est joué ! Pour peu que tout soit bien pensé et qu'il ait du talent, on se laissera guider, spectateur envoûté et confiant au creux de son

dédale. On ne cherchera pas la petite erreur dans le scénario, ce petit détail qui nous ferait sourire et donc décrocher de l'action. On oubliera que « ces » gens n'existent sûrement pas. On oubliera les interminables journées passées à répéter inlassablement la même phrase juste pour trouver l'air qui va au sentiment...Et ces jours de montage ! Près d'un an au total, des fois plus, dès le premier décor posé...dès le premier « clap »... Un an dans la vie d'un homme, ça paraît dérisoire. Et pourtant, c'est une descente en apnée de chaque instant. Pas de jour, pas de nuit, on vit au rythme des séquences, du script, du ronronnement de la caméra, on la maudit parfois...on se maudit aussi souvent quand on ne parvient pas à ressortir cette poésie de l'instant qu'on sent vibrer au fond de soi et qui pourrait mettre un terme à ce supplice de la tirade ressassée cent fois... Et puis le jour de la première est là, et tous ces kilomètres de bobines se résument en 2 ou 3 heures de films que l'on déguste avidement...

Mais voilà que je bascule ! Du spectateur qui se laissera charmer, qui se pliera au jeu, je deviens un acteur, comédien en suspens et parfois, j'ai l'impression que c'est ma vie qui se joue...là bas, sur l'écran. C'est que leur magie est grande et que la poésie a toujours été une arme terrible.

Les anciens pensaient que les comédiens, au même titre que les auteurs d'ailleurs, appartenaient au Diable. C'est la tentation luciférienne de se faire comme Dieu : créateur autonome dans son propre monde. La poésie avait pour eux ce même côté maléfique et divin. Rimes en latin des quantiques religieux, alexandrins charmeurs pour soumettre une Dame et emprisonner son cœur juste avant de s'approprier son âme. Le pouvoir des mots que l'on sait aligner autrement que par obligation laisse sans voix le « commun des mortels » qui ne comprend même pas comment on peut écrire tout ça ! Le penser est déjà impensable mais trouver les mots justes pour le raconter et partager ce que l'on voit, ce que l'on croit, ce dont on a peur et ce qui nous déçoit tient du mystique. C'est ce mélange d'orgueil et de sensualité qui fera que, même inconsciemment, on portera sur vous un regard différent quand on saura que vous « écrivez », que vous composez, que vous illustrez, que vous avez cet incroyable pouvoir de faire partager vos rêves aux autres, de dénoncer ce qui vous répugne et d'exorciser vos frayeurs...Et dans ce siècle d'image, dans ce millénaire informatisé où les « grands » n'ont plus le temps de lire et où les «petits» ne savent même plus ce que ce mot veut dire, il nous reste le cinéma...refuge de la poésie, accessible à tous. Pamphlet provocateur et violent, ôde romanesque à fleur de peau, prose dramatique et quotidienne, chacun peut y trouver son compte et se laisser charmer, comme au temps de ces poètes qui allaient, errants, conter à ceux qui voulaient prendre le temps de s'asseoir, ces histoires fantastiques de dragons, de reines, de rois et de méchants, de mort, d'amour ... qui ressemblent tellement à ces morceaux de vies qui passent sur nos écrans.

Lieu de Pensée

(ou Le mariage d'un lieu commun et d'une pensée originale)

Le mariage d'un Lieu commun
et d'une Pensée originale
a été célébré par notre Cardinal
dans la chapelle des Lendemain
qui chantent,
cérémonie touchante
de simplicité
avec la complicité
de tous ceux qu'on ne saurait citer
sans, par leur nombre, susciter
un peu de perplexité ...

Côté famille de notre cher Lieu,
tout l'Océan ...
ou presque, bienséants
et bien assis sur leurs séants
des Colins
sentant l'air salin
et leurs Colines
en robes opalines.

Blanc laiteux de laitance
superbe à distance,
des Blancs- becs et des Becs fins,
des Aiglefins,
des Morues,
des Grues,
des Loup-de-mer
et leurs belle-mères,
des Bars
et des piliers de bar ...

Côté Pensée
toute la famille des Violacées,
juste à côté de l'orchestre des Violes, assez
mignonnes quant aux gambettes,
des Violettes
qui dans l'herbette
nous enivrent de leurs fins
parfums,
aujourd'hui en toilette
originale bien entendu,
par l'aspect bien tendu,
de leurs fanfarons
éperons...

Des Pensées sauvages,
qui, après un bon lavage
de cerveau,
se mettent au «dévot»,
des Pensées des champs
engagées dans la chorale
pour le timbre rural
de leur chant ...
et des tas
d'autres pensées
en tuniques
mode
qui s'accomodent
fort bien de la mode unique
du penser botanique ...

Cérémonie de haute tenue,
avec, toujours originale,
cette Pensée à peine voilée,
toute menue
dans sa robe d'un blanc virginal,
parsemée de double-croches
cristal-de-roche,
arpèges
jaune-beige
et triolets
bleu-violets,
la main tendrement dans la main
du gentil Lieu Commun,
beau comme un dieu,
sage comme une image,
droit comme un i ...

Mélodieux
ramages
des soprani,
nef bondée,
grandes orgues, laissant vagabonder
les pensées de tout un chacun,
des doux,
des venus d'on ne sait où,
des mesquins,
des bilieux ...
qui pensent qu'il y a lieu maintenant
de penser sérieusement à
ces comment et ces pourquoi
essentiels
pour le ciel .

Ludovicus
Avril 2001

Enfant quelle cité aujourd'hui
aumône de tant d'années
allons tu sièges
quoi faire
usés
je distingue une ville
et moi la vigne rare
comment dire
je pressens
l'aveugle temps dissémine
sûrement ce lieu ci
approche que j'aïlle
si toutefois nous sommes loin

Erick Boileau
eb@ymages.com

Silence

Je cherche un lieu où peser les mots
un ciel pour une nuée de gouttelettes de pensée
à laisser là sur la mousse sous le chêne
dans la forêt de mon incomplétude
dans la forêt des métaphores faciles

Topique de chants désabusés
à l'endroit de l'impossible écriture

Un tacet pour poète musicien

sonneur. Mars 2001
sonneur@club-internet.fr



Périodes M.P.

Temps à préciser, négocier : ça commence à n'en plus finir, comme ça, il faut deviner la durée nécessaire pour aller jusqu'au bout, et quelles étapes on devra ordonner, ranger, et ne pas oublier – les incises, du moins les suppose-t-on sûrement insérées, insidieuses étant les plus difficiles – deviner qu'elle suite, sur quelle tonalité s'épanouira la période, s'établira ce chant de la remémoration, cette interminable et parfois exaspérante machine à décortiquer les lambeaux et les épiphanies du songe éveillé, ça continue sur différentes tonalités, différents modes parfois contradictoires, souvent accolés deux par deux, toujours empreints de la seule et souveraine sollicitude du scripteur solitaire, jamais interrompus par des silences interposés, et que dire des retours et des fines projections vers la suite dont on sait qu'elle est lourde à tenir dans la main, ça va s'étendre et se faufiler sous les yeux à y perdre les instants justes passés, à ne plus connaître de rythme autre que celui imposé de l'immense sonate ainsi déroulée, à ne plus être capable de se repérer dans ce qui est raconté sur ce fronton de cathédrale – où les femmes aimées ont des noms d'hommes, où seules les femmes maternelles s'affirment comme telles dans le nom de nom – ça ira jusqu'au bout de quoi en fait, jusqu'à plus soif d'aubépines, de vétiver et d'eau de mer, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de temps ?

Sonneur
sonneur@club-internet.fr



Logique patience

le long chant illégal
allège les songes létaux
étourdissant littéral de sons dissonants
le sonneur lecteur d'ouvrages insensés

florilèges de l'ego
assommants rayonnages
illogiques anthologies de l'étroit langage

souffrez l'éloge des gueux scripteurs
cultivez la logique du *Wake*
la patience dans *La Recherche*
la géographie du *Voyage*
la divine et méphistophélique topologie de l'*Enfer*

apprenez à écrire

sonneur
sonneur@club-internet.fr

Les soleils perforés

- L'enfant pousse la porte,
laissons-la écarquillée au quartier
des jardins suspendus -

Les lunes perforées
s'agitent, claquent au vent...

L'enfant, lèvres ouvertes,
un petit galet sur la pointe du pied,
pointe le vitrail,
plancher sous la table des dieux :

- Que se jette infiniment,
chancelante
la grève stellaire en pluie,
son âme numide, sa bouche vivante,
sur l'orgue de barbarie !

Un rimailleur péroré,
radoube sa coque,
badin, sort de son bouquet...
Un rameau bleu,
le tend à l'enfant.

L'enfant allongé,
déployé sur le sable blanc,
de l'intérieur de la pierre
ébauche les premiers
cristaux du jour,
à petits Si, petits La
glisse à l'envers sur la spirale
de Peter Pan
à larges syllabes
de ses mains suspendues...

Poète oublie ton galimatias...
écoute les mouvements,
souffle à souffle,

il suffit !

Les soleils perforés
s'agitent, claquent au vent...

L'enfant, libère ses orteils,
détourne la manivelle
au-dessus du silence,
joue sur la mer,
roule une pâte de notes à sel
où s'accrochent chapeaux d'écume,
dessins fantastiques, cerfs-volants,

nous partage ses yeux cette fois
découverts
dans un objet qu'il nous apprend.

Il pleut des milliers de visages...
Assoupis aux vastes plis
des goémons verts.

(Aux enfants malades, aux malvoyants,
aux créateurs de pieds ou de bouche,
aux jeunes qui croisent un jour
le monde blanc)

Laurence de Sainte Maréville
lolaplumes@aol.com

« L'apparence est le noyau lui-même »
Alberto Giacometti

- Vent 1

Un hameau racorni au coin d'une
feuille, une peuplade de lézards des
souches
qui gît dans son mimétisme.

Le printemps venu, la nature exécute
sa toilette à l'eau des pluies.

Dit-on que les pluies sont acides ?

Elles se sont affaiblies, râpées sur les
sempiternelles pierres hermétiques
de certaines consciences.
Des cases... rouge carne !

Le pain rond, chaud et croustillant
du professionnel n'est plus qu'étrange
souvenir sur les papilles.
La langue s'empâte.

L'estaminet arrache ses lettres.
Saveur fantôme.

La vie gaule son dernier fruit,
égare son petit bruit.

- Vent 2

Les mots d'ici, vous les écrire.

- Vent 3

Les jalousies bâillonnent les fenêtres.
Les mains palpent l'indicible.

Le temps vagabond a déposé
sa couleur de muraille.

- Vent 4

La phrase en bandoulière, j'enrange
les escarbilles, l'œil humide.

- Vent 5

« La vie pousse la porte. Numière
! La lumière toute nue !
« L'ami Steph sème nos
énigmatiques regards d'enfants. Les
ruelles sont écorchées d'opales.

- Vent 6

La vie est un art. Il convient
d'y mettre quelque acharnement.

- Vent 7

La mansarde s'ouvre, oblique.

Au balustre d'un nuage se penche
un falot d'aubépine.

N'attends pas que ton corps délite
! Décèle le gypse, pierre à plâtre.
Utilise ta racine
garance. Écris-toi, intègre-toi.

- Vent 8

Par-delà des collines, la chevelure
balayée de rires et de guets-apens des
vivants fait la roue, des turquoises
de Sinaï ou de Perse aux coins des
yeux.

Laurence de Sainte Maréville
lolaplumes@aol.com

Pereira

(je crois)

Je n'ai jamais vu Pereira, des oui-dire, des anecdotes, mon père intarissable s'en amusait. Il venait des champignonnières où il travaillait sans papiers, il y dormait à même la terre, dans la carrière sous Poissy. Mon père presque patron social quand il parlait de Pereira, mon père presque ému quand il fut seul à l'enterrer. Pereira faisait des conneries poétiques, Pereira était un pauvre attendrissant, Pereira parlait mal français mais était si touchant quand il disait *patroun* à la place de patron. Pereira travailleur comme tous les Portugais, plus catholique que les Arabes sur qui, sans tarir mon père dégueulait des ordures.

Pereira, viré de son meublé par une taulière de feuilleton, Pereira squattant dans les chiottes de l'usine - je me souviens de leur carrelage jaune - marron - Pereira qui peint au minium la tôle oxycoupée, Pereira qui réchauffe sa conserve et la fait exploser - des haricots rouges sur le carrelage jaune - Pereira se douche au diluant pour se détacher du minium.

Un été c'est retour au pays. Sa femme ne le reconnaît pas, sa femme vit avec un homme. Pereira se rend au café, offre une tournée puis une autre, depuis la veste en cuir, il tire les billets, un an d'économies, trois jours à boire, à puiser dans la veste en cuir. Il rentre le quatrième, il veut retravailler.

Pereira, je crois que c'était son nom. Pereira qu'un jour mon père a viré, comme il en a viré beaucoup. Pereira bientôt mort que nul ne connaissait, que mon père a dû reconnaître, dont il a suivi le cercueil, c'était l'hiver sur la plaine de Mantes. Il était seul pour enterrer l'ouvrier qu'il avait viré. Pereira, je crois qu'il s'appelait comme ça. Même pas sûr de ça. Pas sûr de retrouver le nom de Pereira

Hervé Chesnais
chestel@normandnet.fr

n°794

(sur la main droite)

Nous vous inscrirons des chiffres sur le dos de la main, dans des matinées d'étampage où nos flics vous auront levé comme lièvres en octobre, et c'est toujours octobre pour vos courses d'ombre, et c'est toujours hiver pour vos yeux creusés. Vous serez liés deux à deux par des liens de plastique à fermoir crémaillère - les flics sauraient le nom de ces menottes jetables- puisque vous n'avez droit à nul métal, pas même celui de nos chaînes, puisque vous ne valez que plastique, puisque vous êtes plastiques, puisque vous êtes jetables, puisqu'on vous jette.

Vous vous ressemblez tous. Nous ne voulons pas voir votre visage. Nous n'avons pas d'interprètes pour parler vos langues qui nous semblent si laides, si primitives, si barbares, et vos visages se répètent dans le halo de nos phares, et vos blessures elles suintent toutes de la même angoisse. Vous êtes pauvres à faire peur, et de fait nous devons trembler de tous nos bridges, et de fait nous devons être bien riches pour n'avoir rien à vous offrir que de l'encre sur vos poignets - de l'encre hypoallergénique, qui s'en ira quand vous serez repartis d'ici- sur vos poignets liés comme une tige sur un tuteur, un antivol sur un blouson dans un rayon d'hypermarché. Non, pas d'implantation. Vous sonnez aux frontières où l'on vous refoule avec humanité, avec un coussin sur la gueule si vous n'êtes pas assez humains.

Hervé Chesnais

chestel@normandnet.fr

Aube d'un visage secret
Nomme la couleur du dedans
Danse dans la coquille ancrée
Rejoins l'étoile aux quatre temps
Encre d'arc-en-ciel et de craie
Ecris la joie du cerf-volant

Cœur d'escargot en promenade
Humant chaque pousse d'amour
Envole-moi dans ta balade
D'antennes aux doigts de velours
Inspirant le puzzle aux méliades
De lier les faces du jour

Juliette Schweisguth
liette.schweisguth@wanadoo.fr

Dire, nommer, définir, pour comprendre, pour connaître, pour étudier, pour donner envie de chercher encore et toujours du côté du singulier, de l'humain, de ce qui en nous ne peut être réduit à l'insignifiant par ce qu'un autre l'a jugé comme tel !

Marie Rose MORO

DIRE *

Dire ce que l'on voit, ce que l'on sait, et ce que l'on entend,
grandeur nature,
exprimer le chaos, en même temps que son esthétique.

épouvante et gaieté - grand-guignolesques...
sauf le geste du discobole, qui dès l'enfance de l'art
creusa son abri dans la roche - et

ce coude soudain levé du Sacramento, bleui par les abîmes.

P.

L

plamarque@aol.com

* A Florentin Smarandache

Avions-nous oublié,
Comme nous construisions les mondes,
L'ordre des briques sur leurs faces indiqué ?
L'œuvre des clercs avait joué
A l'excès des chiffres et des clefs...
La redondance et le secret
Figuraient la fin d'un bal !

... et partout des hommes immobiles...

Eric Bertomeu

... qu'attendons-nous à attendre
que voyons-nous à voir

la tenue des promesses
des respirations

un arbre
décoré de paroles
vêtu d'arches et de ciel
se dresser sur
le papier lissé

que pensons-nous à penser et surtout
surtout qu'aimons-nous à aimer

l'odeur pleine des jupons des gazelles
et ce point de dentelle piqué
pour tresser les effluves du plus
parfait été
bien sûr

qu'avons-nous à avoir
qu'espérons-nous à espérer
qu'excusons-nous à nous excuser...

extrait de MANIA GRANDIOSA

Eric Bertomeu

Ebertomeu@aol.com

2/

Qu'avais-je à dire à cet assassin
Qui, les bras encombrés du corps
Percé d'un flamand,
Me demandait si j'avais vu dans mon désert
La rose de sable,
Dans mes salins
La rose de sel ?

Eric Bertomeu

Œil posé, extrait ; plutôt sorti.

Ecrit !

Superposé pour éprouver la fausse ressemblance endémique.

Face sourcilleuse ! Expression négative ! Petit rythme. Petits sauts de stylo sur le papier. La vie vibre intérieurement et extérieurement et tout se démonte mais rien ne s'assemble...

Alors c'est beuglante de brume dans l'insondable nuit.

Pourtant la bouche jouisseuse et charnue, étoile de l'âme, source de la salive, fanal du désir... là où s'enlisent les valises apprises du plaisir ! ...

Et les cheveux ! Ces antennes de déesses pécheresses promises aux serments de la détresse ! ...

Ah... bien sûr ! Il y a le cou aux milliers de baisers, ascenseur des caresses souveraines, écrin des paresse vespérales, délicieusement acidulé, ligne de fusion de nos jeux et de l'oubli.

Eric Bertomeu

Ebertomeu@aol.com

Mon amour... Anna. (a, m, n, o, u, r)

Mon amour...
romano,
ronron,
anar...

noua mon nom,
nomma mon or : mon NÔ.

On nomma,
on orna,
on murmura,
on ruina,
on mura,
mon amour.

Or, mon amour à nu à un nom : Anna.

Or, mon amour à nu,
mon roman,
mon Nu,
mon nanan, mon ânon, mon ana,
a un an!

Ô mon amour,
ma nounou,
mamaman,
mon mur...

Ô mon Anna,
mon ara,
mon aura,
mon arum,
mon mana,
mon or nu.

Thierry
thierry.sc@matelsom.com

Un certain printemps

Je renais péniblement à mon écriture rudérale, avec la vulnérabilité pour unique soutien.

Poids-blessure de mes pas perdus.

vendredi 29 mars 1991

Jack Aswad

Rouge cassé

Lumière de repli ma blessure de ciel

détachée

une impasse blanche

se fait jour

le plus ancien appel

aurore laurée rouge

du cri d'étranglement

se dénouant

à même la nuit de ses laves

ce qu'attise le souffle

d'une distance ouverte

souffle antique et qui dans la chambre la plus vide

détache une lumière de repli

ma blessure...

dimanche 21 janvier 2001

Jack Aswad

assouad@inco.com.lb

métamorphose...

inspiration de The Country Doctor de Kafka...

tu t'éveilles/ pour la malade
dans la mi-nuit
sous la tempête de neige
tu veux la voir/ pour sauver sa vie
mais...
tes chevaux meurent sous la neige
tu peines pour aller la voir
avec...
toutes les difficultés/ devant toi
avec Rose aussi
avec Gogol

je sais...
je sais...
tu es dupe
oui...
tu es dupe
tu n'as aucun malade à soigner
je suis d'accord avec toi
tu es dupe

tout le monde te voit /et te condamne
je sais...
humanité /et / conscience...
mais
qui sait !
qui sait !

...
« il nous déshabille../et il nous guérit...»
«s'il ne fait rien/ il nous tue jusqu'à la mort !»
«c'est toi/ le docteur !»
«c'est toi/ le docteur !»
«Oh/ qu'ils sont joyeux!.../ toutes mes malades!»
« vous savez../ le docteur est mort !.../ et sur le lit/
...vous aussi !...»

comme toi/ nous pleurons en ...silence !
douloureux silence !
qui sait/ ...
qui sait/...
qui sait/...

Hanh Truong
hanh@itlnet.net

Par quel chemin de passe, s'il ne pouvait qu'effleurer... mon corps.

Quitte les axes sombres de routes dures et rentre dans le ventre du champ.
Y laisser l'esprit caresser les nuages et s'épancher le vent dans le soleil dardant le blé.

Allongée, rien qu'avec le bruit de la terre, les pattes des insectes.
Etre si ténue que ma chair s'accumule, petite comme une boule qui respire en silence. Ephémère. Secrète derrière un bout de glaise, j'attends les Korrigans...
Ne suis-je pas silence, assez ?

Restent les papillons qui disent le parcours que je ne sais pas prendre.

Un sentier au mur de sédiments, tout bercé d'arbrisseaux, voûtant d'une ombre claire le passage de mes pas.

Papillons qui parlent de ce que je ne sais pas voir.

Ma voix sort en paroles sincères, des mots qui ne disent pas plus que le moment, des syllabes d'eau et de vent.
Impalpable, la mélodie porte hors de moi cette nature qui me fond. Elle part en ballade avec l'être que je suis.
Il n'y a que l'herbe et ses humeurs, le ciel et son odeur.

Les fées ne me voient pas.

D'autres ont tordu leur jardin, bridés les arbres et raclé la forêt.
D'autres ont tu la campagne en y plaçant leurs murs.
Je prends le chemin en regrettant les mémoires qu'on oublie... personne ne saura dire, ces foyers qui s'affaissent, les lieux que l'on renie.
Tristes maisons mangées par la vie, serties de ces feuilles qui vous blottissent hors-humain.
Je voudrais savoir reposer vos pierres.

Sur quelques toits de chaume mûrit déjà le blé.

Marina Damestoy
lesneven@skeudenn.net

N o n p o é s i e d u m o n d e

Et on tuera tous les aphteux (chronique des abattages excessifs)

La Brigade d'épuration avait soudainement investi la ferme et s'affairait à présent autour du bétail, dans les bâtiments d'une propreté douteuse où porcs et moutons étaient cloîtrés. Dans la salle à manger, seuls Joe Paddington et un fonctionnaire du Ministère de l'Agriculture étaient restés enfermés. Le premier ressassait de noires pensées et sortait seulement de son silence pour donner quelque information sur son cheptel lorsque le second, qui remplissait un formulaire d'indemnisation, lui posait une question. Les animaux sacrifiés lui seraient remboursés au prix du marché, expliquait-il, un peu gêné. Il faut dire que le prix du marché, ce n'était plus grand chose ; la viande, plus personne n'en mangeait.

L'irruption d'un vétérinaire de la Brigade, dans sa combinaison orange ornée d'un logo, plutôt malvenu, qui représentait une vache hilare, arracha Joe à ses pensées. L'abattage de ses bêtes venait de commencer : on avait repéré, dans une de ses étables, un cas suspect. Joe savait qu'il ne servait à rien de protester. Un seul cas suspect, et tout le cheptel y passait. Principe de précaution, comme ils disaient.

En réalité, le vétérinaire venait surtout s'informer de la raison pour laquelle un cochon se trouvait en dehors de la porcherie, juste à côté du poulailler.

- Ah, lui ? C'est Copain, expliqua Joe d'un air las. C'est le cochon qu'on élève pour notre consommation personnelle. Il ne mange pas la même chose que les autres, vous comprenez.

Le vétérinaire comprenait. Mais même s'il vivait à l'écart de ses congénères, le cochon biologique devait lui aussi y passer. Il n'y avait pas de Copain qui tienne, Joe le savait. La loi du marché voulait que son cochon brûlât, il brûlerait.

Tout blasé qu'il était, Joe eut néanmoins un vif frisson d'horreur lorsqu'il vit le regard du vétérinaire de la Brigade se poser froidement sur Jeremy, son épagneul chéri. L'agriculteur et le véto n'échangèrent pourtant pas un mot

: il n'y avait rien à dire, et rien à objecter. Le fonctionnaire ajouta le chiffre 1 à la ligne « Chien » de son formulaire, et Jeremy suivit en frétilant de la queue le vétérinaire orange qui tenait dans sa main droite quelque chose qui ressemblait à s'y méprendre à un morceau de chocolat, mais dont on ne se remettait pas.

Une bonne heure s'écoula. Le fonctionnaire avait fini de remplir son formulaire, mais il était resté attablé. Ni Joe ni lui n'avaient le cœur à bavarder. Dehors, la Brigade d'épuration s'affairait toujours à sa tâche et l'on commençait à percevoir l'odeur répugnante des carcasses se consumant sur le brasier.

C'est alors que le vétérinaire réapparut dans la salle à manger, flanqué cette fois de trois autres membres de la Brigade, l'air gêné. Joe leur jeta un regard inquiet, et c'est lorsqu'il les vit détourner la tête que soudain, il comprit : le principe de précaution ne s'arrêterait pas à Jeremy. Il avait longtemps cru qu'il lui suffirait de se désinfecter les pieds dans un quelconque pédiluve, mais avec l'extension de l'épidémie, ces modestes exigences sanitaires avaient vécu : selon un récent sondage, le consommateur était en effet persuadé que la désinfection des pieds ne suffisait pas à garantir l'innocuité d'un fermier. Le Ministère en avait tiré les conclusions qui s'imposaient, même si la Brigade avait le plus grand mal à s'y habituer.

Le nez sur son dernier café, Joe sentait leurs regards sur lui posés. Il n'y avait rien à dire, il le savait : le consommateur avait toujours raison. Aussi se leva-t-il, résigné, et sortit bravement de la salle à manger, escorté des quatre combinaisons orange, sans même que le vétérinaire n'ait eu à agiter le moindre morceau de chocolat.

Le calme était revenu dans la pièce. Le fonctionnaire, zélé, ajouta le chiffre 1 à la ligne « Agriculteur » de son formulaire. Sale métier. Mais comme l'avait rappelé le Ministre de l'Agriculture, dans cette période électorale mal engagée, le consommateur avait plus que jamais besoin d'être rassuré. (18 mars 2001)

Pierre Lazuly
pl@menteur.com

Les Chroniques du Menteur
(<http://menteur.com>)

N o n p o é s i e d u m o n d e

lapageblanche

avril(2001)-numéro(10)

www.lapageblanche.com

Abonnement :

Pour recevoir six numéros par courrier électronique, adresser un chèque ou un mandat de 50FF (à l'ordre de l'association La Page Blanche) à l'adresse suivante :

La Page Blanche
à Gusot

33640 Beautiran France

En indiquant votre nom et prénom ainsi que votre adresse électronique.

Directeur de la publication :

Pierre Lamarque

Directeur de la rédaction :

Constantin Pricop

Réalisation :

Mickaël Lapouge

Ont collaboré à ce numéro :

Florentin Smarandache, Hervé Chesnais, Isabelle Châtel, Ludovicus, Erick Boileau, sonneur, Laurence de Sainte Maréville, Juliette Schweisguth, Eric Bertomeu, Thierry, Jack Aswad, Hanh Truong, Marina Damestoy, Pierre Lazuly.

Dépôt légal : à parution

ISSN 1621-5265.

©2000-2001 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par La Page Blanche est interdite sauf autorisation.